

Amélie Petitpas

L'Envol du Goéland

L'Envol du Goéland

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels seraient utilisés de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements, sont issus de l'imagination de l'autrice, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Les erreurs qui peuvent subsister sont le fait de l'autrice.

Le piratage prive l'autrice ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leurs droits.

Copyright © 2026 Amélie Petitpas

ISBN : 979-10-984681-1-7

Dépôt légal : Avril 2026

Correctrice éditoriale : Caroline Minic

Impression : Kindle Direct Publisher

Couverture réalisée par Studio Piaude @studiopiaude_design

contact@ameliepetitpas.fr

www.ameliepetitpas.fr

@amelie_petitpas

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni par aucun moyen, électronique ou physique sans la permission écrite de l'autrice, sauf dans les endroits où la loi le permet. Cela inclut la photocopie, les enregistrements et tout système de stockage et de retrait d'information.

Retrouve-moi sur mon site internet pour suivre les
coulisses d'écriture et être le ou la première avertie de mes
prochaines sorties



Abonne -toi à ma newsletters pour recevoir une nouvelle
gratuite et d'autres surprises !

Pour Morgane,

Chapitre 1

— Monsieur Rodinet ? interpella une voix claire et chaleureuse.

L'homme se leva, fébrile. Il était habillé d'un costume de qualité et de baskets neuves. Il émanait de lui de l'enthousiasme ainsi qu'une petite pointe de doute.

— Voulez-vous me suivre, s'il vous plaît ? continua-t-elle.

Il acquiesça avec un sourire franc et emboîta son pas léger sur le parquet au travers du dédale de couloirs qui parcourait l'élégant immeuble haussmannien. Les délicates moulures couraient le long des murs et dirigèrent son regard vers les différents bureaux aux portes entrouvertes... À l'intérieur, les employés s'affairaient ; il était évident qu'en ces lieux, le travail était pris très au sérieux.

Elle le conduisit dans une large pièce ornée de deux immenses fenêtres qui donnaient sur la place animée. On pouvait apercevoir la foule se presser devant l'Opéra Garnier. Elle s'amusa de voir une jeune femme vêtue d'un gilet bleu se tordre le cou pour en admirer toutes les beautés. Dans ce bureau, les moulures avaient été peintes en blanc et les murs en une couleur pastel. Son occupante avait ajouté quelques tableaux qu'elle avait soigneusement choisis et une immense plante verte. D'un signe de la main, elle l'invita à s'asseoir sur une jolie petite chaise très confortable et elle s'approcha d'une desserte sur laquelle étaient posées bouilloire et machine à café.

— Donc, monsieur Rodinet. Tout d'abord, merci d'être venu. Puis-je vous offrir une boisson chaude ?

L'homme opina de la tête, ravi d'être reçu aussi chaleureusement.

— Un café, ce serait parfait. Merci.

La jeune femme mit en marche la machine à expresso et, quelques secondes plus tard, elle lui proposait une tasse remplie et fumante. Ensuite, elle alla s'installer dans le fauteuil derrière son bureau.

— Je vous remercie d'être venu, monsieur Rodinet. Je pense que je vais débiter l'entretien en me présentant, puis vous exposer le but de notre rencontre.

L'homme qui prenait une gorgée de café s'empressa de reposer sa tasse pour montrer qu'elle avait toute son attention.

— Je m'appelle Victorine Laurent, j'ai trente-trois ans, je travaille pour Corpwork depuis huit ans. J'ai commencé comme stagiaire et, aujourd'hui, je suis responsable du recrutement en région parisienne. Nos clients sont des compagnies d'envergures, des fondations, des ONG... Ils ne nous demandent pas seulement de trouver une ou un simple employé, mais le meilleur. Le profil idéal. Celui ou celle qui, non seulement s'épanouira dans à son poste, mais aussi qui, grâce à son épanouissement personnel, saura le mettre au service du développement de l'entreprise. Vous comprenez ?

Monsieur Rodinet exprima de nouveau son attention pleine et entière par un signe de tête, mais son silence prouvait qu'il doutait de pouvoir correspondre à un tel profil. Elle marqua un temps de pause, le souffle un peu court après sa tirade. Elle en profita pour jauger le jeune homme devant elle. Elle connaissait son parcours sur le bout des doigts, ayant scruté ses moindres faits et gestes sur la toile depuis qu'elle l'avait repéré plusieurs mois plus tôt. Dès le premier coup d'œil, elle avait su qu'elle le contacterait un jour. Elle était ravie de constater qu'il correspondait en réalité à l'idée qu'elle s'était faite de lui. Cerise sur le gâteau, il n'avait pas eu de rictus moqueur

quand elle s'était présentée. Bien que tous ses amis l'appellent Vicky, elle était fière de son prénom et avait tendance à mépriser tous ceux qui en riaient...

— Je vous ai contacté, comme vous le savez, pour un poste en tant que responsable de la sécurité informatique d'un site culturel sensible. Dans mon mail, je vous en ai expliqué tous les détails en omettant toutefois le nom du client pour plus de confidentialité. Je peux à présent vous informer qu'il n'est autre que le Musée du Louvre...

Les yeux de monsieur Rodinet s'illuminèrent d'envie, mais une ombre vint tout de suite les assombrir. Gêné, il sembla vouloir s'excuser, mais elle ne lui en laissa pas le temps et continua comme si de rien n'était. Elle prit la fiche qu'elle avait rédigée à l'intention de cet entretien afin de vérifier avec lui son curriculum vitae et différentes données le concernant. Monsieur Rodinet en approuva chaque ligne et elle nota encore quelques petites choses à son sujet.

— Madame Laurent ?

— Oui ?

— Je suis désolé, mais je ne peux accepter cette place... finit-il par lâcher à la fois honteux de lui-même de ne pas saisir cette opportunité, mais, aussi, de lui avoir fait perdre son temps.

Pourtant, Vicky ne l'entendit pas de cette oreille.

— Monsieur Rodinet, si vous êtes venu de si loin jusqu'à Paris pour me voir, c'est justement parce que ce poste vous intéresse et vous fait rêver, n'est-ce pas ?

— Oui, mais...

— Oui, mais votre petite amie, Céline, avec laquelle vous vivez dans le nord de la France, est enceinte, c'est ça ? dit-elle avec un ton calme et résolu.

Monsieur Rodinet ne put qu'approuver. Même s'il était étonné, il savait pertinemment que toutes ces informations étaient faciles d'accès sur la toile. C'était son métier.

— J’imagine qu’elle a utilisé le second billet de TGV que je vous ai envoyé pour venir ? Elle est ici, n’est-ce pas ? avança Victorine sans hésitation.

— Elle m’attend dehors, en fait... On a décidé de se faire un week-end en couple avant la naissance du bébé...

— C’est tout à fait ce que j’espérais ! Ça vous ennuerait de la contacter ? J’aimerais beaucoup l’inviter à boire quelque chose...

Pendant que monsieur Rodinet, confus, appelait sa petite amie, Victorine se leva pour regarder par la fenêtre. Elle eut la satisfaction de voir qu’au pied des escaliers de l’Opéra, la jeune fille au gilet bleu décrochait son téléphone, discuta un moment, puis se dirigea vers l’immeuble qui abritait les locaux de Corpwork. C’était bien elle qu’elle avait vue plus tôt qui se tordait la nuque pour admirer le monument.

Vicky laissa M. Rodinet dans son bureau pour aller l’accueillir à l’ascenseur, puis elle l’invita à la suivre pour rejoindre son compagnon. Elle eut le plaisir de lire dans les yeux du couple qu’ils s’aimaient vraiment ; c’était quelque chose de difficile à juger sur les photos des réseaux sociaux. La stabilité dans leur couple était primordiale pour le plan qu’elle avait échafaudé. Après l’avoir installée et lui avoir offert une tisane, elle s’installa derrière son bureau et saisit une autre feuille qu’elle avait rédigée à l’intention de la jeune femme.

— Vous avez fait des études de stylisme et êtes spécialisée dans le costume traditionnel, n’est-ce pas ? Sachez que j’ai une très belle offre pour vous également...

Quelques instants plus tard, Vicky les raccompagnait à l’ascenseur.

— Merci, merci beaucoup, madame Laurent ! Je... allait bafouilla monsieur Rodinet, mais Victorine le stoppa d’un geste de la main.

— Prenez le temps d’y réfléchir, j’attends votre appel demain, dit-elle avec un grand sourire.

Oui, le lendemain, aux premières heures, ils lui téléphoneraient pour lui annoncer qu'ils acceptaient avec joie les deux propositions de postes. Vicky était contente, elle ferait d'une pierre deux coups et ses clients seraient ravis d'accueillir dans leurs entreprises des profils aussi uniques.

Elle revint dans son bureau, son petit cocon qu'elle avait décoré elle-même, et se vautra dans son fauteuil, profitant un instant du calme, satisfaite. La réception d'un message fit vibrer son téléphone ; elle était attendue ailleurs.

En sautillant comme un enfant, elle rassembla ses affaires. Sa journée de travail était finie. Elle fit une halte à l'étage inférieur avant de partir. Son fiancé était plongé dans la contemplation d'un fichier Excel dans une pièce sombre chargée de classeurs et d'ordinateurs. Sans lever les yeux, il lui affirma :

— Tu vas boire un verre avec Sybille et, ensuite, tu vas faire tes longueurs, c'est ça ?

Son ton condescendant et méprisant blessa Vicky, mais elle n'en dit rien. Difficile de croire que cette femme avait autant d'aplomb et d'assurance quand elle était dans son élément, mais qu'elle était réservée et timide en dehors. Pour elle, ce n'était pas pareil, son travail, son rôle, son bureau lui donnaient les armes nécessaires. Dès qu'elle quittait son milieu, elle redevenait aussi fragile qu'un bernard-l'ermite sans sa coquille...

— Aimerais-tu que l'on dîne ensemble ce soir ? Ça fait longtemps qu'on n'a pas eu un moment tous les deux... demanda-t-elle d'une toute petite voix.

Marc ne répondit pas, complètement absorbé par ses chiffres.

— Salut Marc ! Voici les documents que tu voulais !

C'était Tristan, leur responsable en région, qui venait de faire irruption dans la pièce. Il était grand, avait la voix chaude et le regard perçant. Il avait le même travail que

Vicky, mais en province, donc toujours en déplacement pour aller chercher ses « têtes ».

Le comptable sortit le nez de son écran et se leva de son siège en saisissant les papiers que Tristan lui tendait.

— Ça fait des mois que je te les demandais ! La prochaine fois, je ne veux pas courir après toi !

Le ton était agressif, la posture sur la défensive. Tristan rit en le voyant ainsi.

— Hé, mais ce n'est pas la peine de se battre pour si peu... Bon, je vous laisse, les amoureux !

Il ajouta un clin d'œil en direction de Vicky.

— On se dit à lundi dans le bureau de M. Le Galvanec pour faire le bilan, Vicky ? Je nous ai trouvé des serial killers ! lui lança-t-il avant de s'en aller.

Tristan les abandonna dans la pièce surchargée. Marc se rassit dans son fauteuil en fulminant. Vicky savait que le patron avait passé un savon à son fiancé le mois dernier à cause de ses retards récurrents. Ces dits retards étaient souvent occasionnés par Tristan qui se fichait de transmettre ses chiffres à Marc comme de son premier slip. Elle avait suggéré qu'ils en discutent conjointement ou bien, pourquoi pas, qu'elle en parle directement à Tristan, mais Marc avait refusé net ! Pour lui, son collègue était incapable de comprendre la ponctualité, ni même le respect. C'était d'ailleurs sa faute, si le patron ne l'aimait pas.

— Pour ce soir, alors ? On dîne ensemble ? redemanda-t-elle.

— Non, je vais chez Jean, dit-il sèchement.

— OK, amuse-toi bien.

Il ne répondit pas.

Un petit courant d'air printanier la cueillit dès sa sortie de l'immeuble. Elle traversa les rues du neuvième arrondissement de Paris d'un pas rapide. Elle slaloma entre les passants et les travaux avec la précision et la vitesse d'une Parisienne aguerrie. En à peine dix minutes, elle était arrivée sur une jolie petite place près du jardin du Palais-

Royal sur laquelle une terrasse de café lui tendait les bras. Sybille était déjà là, radieuse et pimpante, et, surprise, sa mère était là aussi. Depuis quelques semaines, sa meilleure amie et la mère de Vicky s'étaient rapprochées et, même si cela ne la dérangeait pas, les moments d'intimité qu'elle partageait seule avec Sybille commençaient à lui manquer.

Elle afficha tout de même un sourire ravi quand les deux femmes lui firent de grands gestes de joie pour l'accueillir.

Elles lui claquèrent deux bises sur les joues avant de demander des nouvelles de sa journée. Elle leur répondit que le travail s'était bien passé, mais elle se confia également sur l'attitude distante que son fiancé avait depuis un temps.

— Ne t'inquiète pas, Vicky. Il est simplement un peu stressé, lui assura Sybille en lui serrant le bras.

— Oui, ajouta sa mère, Marc a son caractère, de la même manière que tous les hommes. Il ne faut pas t'en faire pour si peu, ma chérie. Je te rappelle que, toi aussi, tu as des défauts, ma grande, tu as de la chance d'avoir déniché quelqu'un comme Marc !

Sa mère, Joséphine, avait le chic pour trouver le petit mot qui faisait mal... Elle avait toujours été plus proche de son père, Henri, un dentiste très réputé pour son travail minutieux et indolore. On venait de toute la région parisienne pour le consulter. Vicky en était très fière, mais, en ce domaine, Joséphine la surpassait de loin. Elle aimait beaucoup vanter les qualités de son mari, mais aussi de son futur gendre. Il lui arrivait, par moments, de louer les mérites de sa fille, mais c'était si rare qu'elle se demandait parfois si c'était sincère. Joséphine n'avait jamais vraiment travaillé, elle était très vite tombée enceinte de Vicky, l'accouchement s'étant mal passé, ses parents surent très tôt qu'elle serait leur seule enfant. Ils décidèrent donc que Joséphine deviendrait mère au foyer pour choyer au mieux le bébé. Depuis que Vicky était adulte, Joséphine s'était inscrite dans des cours de dessin, de poterie, de peinture sur

céramique... elle changeait de passion tous les mois. Ce qui ne l'empêchait pas de prendre régulièrement un verre en terrasse avec Sybille et, si l'occasion se présentait, sa fille. Pourtant, Vicky ne s'en formalisait pas. Elle préférait savoir sa mère avec sa meilleure amie que s'ennuyer toute seule chez elle. Et si Joséphine lui faisait parfois du mal en parlant à tort et à travers, ce n'était jamais mal-attentionné.

Concernant Marc, Vicky choisit donc d'écouter Sybille et sa mère. Ce n'était pas grand-chose, juste un coup de mou passager. Tout irait bientôt pour le mieux...

Très vite, des cocktails colorés apparurent et la bonne humeur reprit le dessus. La conversation tourna autour des futures vacances qui arrivaient à grands pas à Lyon, comme toujours, pour Vicky et Marc, Barcelone pour Sybille et New York pour Joséphine et Henri.

Quand elle eut fini son verre, Vicky se leva, comme sa meilleure amie lui emboîtait le pas, elle lui proposa de l'accompagner à la piscine. Cela ne la dérangeait pas de faire un détour par chez elle pour qu'elle puisse récupérer son maillot de bain. Mais celle-ci déclina l'invitation, elle était fatiguée de sa semaine et préférait se créer un temps cocooning.

— Moi aussi je vais rentrer, Henri devrait être d'humeur cette nuit... dit Joséphine en se dandinant d'un air coquin.

— Je ne veux pas le savoir, maman !

Elles réglèrent donc leur note et se souhaitèrent toutes les trois une belle soirée à grand renfort de câlins.

Après quelques minutes de slalom entre les touristes, Vicky descendit au troisième sous-sol des Halles pour atteindre son havre de paix : la piscine !

Dès qu'elle entra dans le bassin, ses soucis s'envolèrent, Marc, les délires de sa mère, la tension accumulée au travail à force de penser à tout. Ses membres s'étirèrent sous l'eau, son corps s'allongea, porté par des millions de gouttelettes ridiculement fines... Cette pensée avait toujours fait sourire Vicky. Comment de si minuscules molécules peuvent-elles

accomplir des choses si grandes ? C'était fou ! Elle qui avait déjà bien du mal à aider son fiancé à se sentir mieux...

Elle profita pleinement de sa séance de natation, prenant même le temps d'expliquer à un petit garçon désireux d'apprendre comment exécuter une jolie brasse. Elle ressortit de l'eau heureuse et détendue.

Alors qu'elle se séchait les cheveux avant de retourner chez elle, elle reçut un SMS lui proposant d'aller manger un morceau.

Et pourquoi pas ? Marc se faisait une soirée jeux vidéo chez Jean, l'heure n'était pas si avancée et, surtout, elle avait une faim de loup ! Une couche de rouge à lèvres plus tard, elle réapparaissait à l'air libre place Beaubourg.

Chapitre 2

Vicky allait sortir de chez elle quand elle tomba nez à nez avec Marc qui rentrait.

— Tu vas au boulot ce matin ? C'est samedi ! s'exclama-t-il, surpris de la voir sur le palier, son sac de travail à la main.

— Oui, j'ai pas mal de trucs à terminer, répondit-elle en prenant ses clefs, ça a été chez Jean ? Vous allez finir par devenir des gamers pros à ce rythme-là !

Marc bomba le torse.

— Tu ne peux pas comprendre ce genre de choses... Je suis naze, je vais me coucher. À plus tard, Vicky !

Ce fut lui qui referma la porte sur elle. Pas un « Bon courage pour le travail ! ». Pas non plus de « Et si on déjeunait au moins ensemble ? ». Mais elle en était soulagée, elle était contente que cette rencontre fortuite ne se soit pas prolongée. Elle avait fait la plus grosse boulette de tous les temps. Elle avait l'impression qu'une de ces énormes enseignes lumineuses qui éclairent la ville sur des kilomètres clignotait au-dessus de sa tête, révélant au monde entier quelle garce elle était. L'alcool rendait indubitablement stupide. Plus jamais elle ne boirait. Elle s'en fit le serment.

Tout en marchant vers son travail, elle s'invectiva elle-même en murmurant, passant d'une voix odieuse à une voix pleine de larmes, puis d'une voix colérique à une voix pleine de compassion. Vicky se faisait l'impression d'être un genre de Gollum en robe ; elle était aussi hideuse et perdue que le petit être ignoble de la saga du Seigneur des anneaux déambulant dans les rues de Paris déjà ensoleillées par ce

matin frais de printemps Quand elle arriva place de l'Opéra, elle rassembla ses esprits. Elle allait se reprendre en main et faire en sorte d'arranger toute cette histoire d'une manière ou d'une autre maintenant qu'elle s'était laissée aller à ses sentiments les plus médiocres.

Son bureau l'aida à se sentir mieux. Elle empoigna ses dossiers et travailla dur dans un silence clair. Elle était l'une des rares à être venue. Le rythme commençait déjà à ralentir, dans quelques jours, il y aurait les ponts du mois de mai et, dans quelques semaines, ses collègues partiraient chacun leur tour vers des contrées plus ou moins lointaines pour se détendre, s'éclater, se ressourcer. Seul le murmure distant de la place de l'Opéra à l'extérieur berçait le tempo soutenu que Vicky infligeait à son clavier. Parfois, il était agrémenté d'un coup de klaxon, d'une sirène des pompiers, de la police ou d'une ambulance... elle n'avait jamais su faire la différence. Elle travailla ainsi jusqu'à l'heure du déjeuner. Elle n'avait pas faim, mais un SMS de Sybille la fit changer d'avis. Il était temps qu'elle avoue sa faute à quelqu'un. Elle imaginait déjà avec crainte l'indignation de sa meilleure amie, le sermon outré qu'elle allait lui faire.

Elle rassembla ses affaires et la rejoignit sur la terrasse ensoleillée d'une petite brasserie où elles avaient leurs habitudes.

Comme toujours, Sybille était fraîche et pimpante. Vicky lui envoyait souvent cette bonne humeur qui semblait innée chez elle.

— Houlà ! Qu'est-ce qui se passe ? C'est encore Marc qui te turlupine ainsi ? s'inquiéta Sybille alors qu'elles prenaient place à leur table préférée.

— J'ai fait quelque chose qu'il ne fallait pas... hésita Vicky en se tordant les mains. J'ai... j'ai...

Avant de finalement s'interrompre, la gorge nouée, le regard rivé sur deux pigeons qui se faisaient la cour au bord du trottoir.

— Tu peux tout me dire. On se connaît depuis tant de temps, je peux tout entendre, ne t'inquiète pas. Je serai toujours là pour toi. Tu le sais bien, non ? dit Sybille doucement en lui pressant gentiment le bras.

Elle examina ses yeux clairs pleins de tendresse. Il n'y a qu'à elle qu'elle pouvait se confier. Alors, du bout des lèvres, d'une manière presque inaudible, elle finit par sortir les mots qui lui faisaient si mal...

— Je l'ai trompé.

— Oh, s'étonna Sybille.

Elle renvoya le serveur qui s'approchait d'elles d'un geste de la main et se laissa tomber contre le dossier de sa chaise. Elle était visiblement déçue.

— Je suis un monstre. Pourquoi j'ai fait ça, tu peux me le dire ? On doit se marier au printemps prochain, c'est horrible ! Tu crois que ça veut dire que je ne l'aime pas ? Seigneur ! Qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai l'impression de vivre dans un cauchemar...

Des larmes brûlantes montaient aux yeux de Vicky, ses joues devinrent rouges de colère et de déception. Elle s'en voulait du plus profond de son être.

— Tu as trompé Marc ? répéta Sybille pour s'assurer qu'elle avait bien compris.

— Oui... répondit pitoyablement Vicky.

Les lèvres pincées de Sybille finirent par se détendre.

— Tu vas le quitter ?

— Je n'y ai pas réfléchi. C'était vraiment sur l'impulsion du moment... Je dois lui dire.

— Si tu lui avoues, il va te quitter, exposa Sybille avec logique.

— Mais, je dois le faire, non ?

— Oui...

— Il ne me touche plus depuis des mois... Voire beaucoup plus pour être honnête... Mais il est stressé en ce moment, ça va passer. C'est juste que, ces derniers temps, il a beaucoup de pression et... se défendit Vicky sans finir sa

phrase parce qu'elle savait que son argument ne tenait pas debout.

— Tu t'es protégée ? demanda Sybille avec inquiétude. Vicky leva les yeux au ciel.

— Oui ! Dieu merci ! s'exclama-t-elle en partant dans un rire nerveux.

— Au moins, tu n'es pas complètement à l'ouest ! conclut Sybille en ouvrant finalement les bras pour accueillir cette bonne nouvelle.

Puis, peu convaincue, elle haussa les épaules et avoua du bout des lèvres :

— Je... je n'ai pas toujours été très « morale » non plus... Je n'ai pas tes atouts et... Enfin, il y a le chemin que l'on devrait prendre et celui que la vie nous trace parfois ; il faut se contenter de ce que l'on peut avoir.

— Tu veux qu'on en parle ? chuchota Vicky en posant une main sur le bras de son amie.

Sybille lui adressa un sourire courageux.

— Je te remercie, mais, ce qui compte, c'est que l'on soit heureuses. Toutes les deux. Qu'importe la situation. Tu veux bien ?

Vicky pressa le bras de son amie et acquiesça d'un mouvement de tête. Si Sybille pouvait le faire, elle aussi.

Elle rappela ensuite le serveur qui n'avait plus osé s'approcher de nous en apercevant une femme pleurer. Il semblait soulagé de voir que la situation s'était un peu calmée. Elles n'allaient pas faire fuir les éventuels clients qui auraient pu s'asseoir sur les tables voisines. Quand il annonça le menu, Vicky sentit son estomac gargouiller. Maslow avait peut-être raison. Il fallait peut-être assouvir nos besoins physiologiques avant de penser au reste... Elle commanda une énorme salade de chèvre chaud avec double fromage et un saint-honoré en dessert. Elle n'aurait pas à culpabiliser après avoir cédé à la tentation cette fois...

Elles savourèrent leur repas en jouant à leur jeu favori : deviner ou inventer où allaient les passants, ce qu'ils

fabriquaient dans leur vie, ce qu'ils aimaient, ce qu'ils détestaient, bref, leur récit. L'important n'était pas que ce soit vraisemblable, au contraire, plus c'était ubuesque, plus les deux amies se tordaient de rire. Elles avaient commencé à y jouer en primaire et elles ne loupèrent jamais une occasion de faire une partie.

Vicky était en train de raconter l'histoire épique de ce vendeur de roses à la sauvette qui était en fait un espion privé de la reine consort du Royaume-Uni. Il était en mission afin de découvrir qu'elles seraient les nouvelles couleurs à la mode à Paris. La reine n'avait plus aucun tailleur à se mettre et s'inquiétait de savoir quelle tenue elle allait enfiler pour aller couper un prochain ruban d'inauguration. L'instant était critique. C'était d'ailleurs pourquoi l'homme avait choisi ce métier, pour pouvoir aborder les femmes et analyser, au plus près de la réalité, toutes les couleurs portées cette saison. C'était un espion dévoué à sa reine, il aurait tout fait pour la contenter, et bien plus encore...

Sybille pouffait en écoutant cette histoire rocambolesque sans queue ni tête racontée avec tant de sérieux. Même si parfois un début d'hilarité s'esquissait sur le visage de Vicky, elle parvint à se contrôler pour aller jusqu'au bout de son imagination. À la fin, n'y tenant plus, elles terminèrent dans un fou rire éclatant qui répandit des sourires amusés et des regards outrés aux autres tables de la terrasse.

Puis, quand elles finirent par retrouver leur calme, Sybille lui posa la question qui lui brûlait les lèvres. Elle s'était tue par respect, mais la curiosité fut la plus forte :

— Vas-tu me dire qui c'était ?

Vicky se tortilla sur sa chaise et enleva le sachet de thé de sa théière. Elle n'aimait pas quand c'était trop infusé.

— Tristan...

— Non ! s'étonna Sybille en écarquillant les yeux.

— Si...

— Le beau mec que tu m’as présenté l’autre jour, quand je t’attendais devant ton travail ? insista-t-elle.

— Oui...

— Ah ouais... Je comprends mieux ! Et ça s’est passé comment ?

— Il m’a proposé d’aller manger un morceau pour préparer la réunion de lundi et... Je suis désolée, mais je n’ai pas envie d’en parler. Ce qui est fait est fait...

— Alors, qu’as-tu décidé : tu vas lui dire ou pas ? insista Sybille sans mentionner à qui.

C’était évident.

Vicky réfléchit à ces propos avec anxiété. Elle qui avait toujours cru que le véritable amour ne pouvait fonctionner qu’en étant complètement honnête avec l’autre...

Son téléphone vibra, elle lut le message à voix haute. C’était Marc qui lui demandait de lui rapporter son chargeur chez Jean.

— Tu veux que je t’accompagne ? proposa Sybille.

Il serait plus facile pour elle de faire le premier pas vers Marc entourée d’un groupe d’amis qu’en tête à tête dans leur appartement...

Chez Jean, le minuscule jardin était encombré de quelques tabourets, mais aussi et surtout d’une table de ping-pong improvisée avec une vieille table de cuisine et d’un filet. Ce n’était pas parce qu’elle ne correspondait pas aux normes olympiques qu’elle en était pour autant délaissée. Loin de là !

Dès que les filles arrivèrent, elles durent incarner les arbitres. Au début, il fut difficile pour Vicky de regarder son fiancé sans se sentir coupable, mais elle finit par se prendre au jeu. Elle prit le gagnant pour un nouveau set. Elle s’appliqua du mieux qu’elle put et, au bout de plusieurs échanges acharnés, elle réussit à dominer Jean à plate couture. Elle joua ensuite contre Sybille qui perdit en à peine quelques minutes. Hilare face à sa propre

incompétence en matière de ping-pong, elle était pliée en deux, incapable d'assurer un seul échange.

Enfin, Vicky affronta Marc. Le jeu était en sa faveur jusqu'au dix-septième point. Combattive, elle savait qu'elle pouvait le battre et remporter la compétition de la ligue des jardinets, mais une vague de culpabilité la submergea. Il était beau, détendu en compagnie de ses amis, riait de sa défaite en disant qu'il aurait dû jouer avec Sybille. C'était de ce Marc-là dont elle était tombée amoureuse. Il était là, juste devant elle. Elle n'aurait jamais dû faire ce qu'elle avait fait la nuit passée. C'était une erreur. Finalement la partie se termina par un retournement de situation où Vicky ne semblait plus capable de toucher une seule balle. Son fiancé leva les bras en l'air dans un grand V de la victoire. Il fonça vers sa promise qui l'enlaça de manière passionnée. Heureux, il l'embrassa comme il ne l'avait pas fait depuis des mois. Elle prit alors la décision de se taire.

Après avoir passé la journée à s'amuser, Vicky et Marc revinrent se coucher dans leur appartement, éreintés. Dès qu'il se fut allongé, Vicky l'entendit ronfler en sifflotant. Marc s'était endormi comme une masse.

Elle resta un moment éveillée, ses pensées tournoyant dans sa tête. Peut-être que c'était une bonne chose finalement ? Que cette expérience lui aurait enseigné ce qu'elle avait de plus précieux ? Non, un murmure lancinant derrière son oreille lui soufflait que rien n'excusait son attitude. Ce qu'elle avait fait était inadmissible, il allait falloir qu'elle apprenne à vivre avec sa culpabilité. Apprendre à vivre avec ce trou béant au fond de sa conscience que rien ne parviendrait jamais à combler.

Mais elle ne lui en dirait rien. Sybille avait raison. Il était hors de question qu'elle mette en danger son couple alors qu'ils étaient enfin sur la même longueur d'onde. L'après-midi passé en était la preuve. Il suffisait de se taire. Ça ne devrait pas être trop difficile... Se taire, oui, elle pensait en être capable. En revanche, elle avait toujours

cette sensation dérangeante qu'un néon au-dessus de sa tête, criant au monde entier qu'elle était un monstre, continuait à éclairer toute la ville de Paris...

A propos de l'autrice

Amélie Petitpas est une autrice bretonne qui a passé son enfance au son des vagues se fracassant sur la digue du sillon de Saint-Malo et qui vit aujourd'hui dans le Finistère Nord entre la côte des légendes et Brest.

Elle a à cœur de faire aimer et découvrir la Bretagne et son patrimoine naturel et culturel qu'elle adore ainsi que de présenter des personnages avec des tempéraments doux en apparence mais qui savent se révéler, sans pour autant s'imposer quand les obstacles surviennent.

Elle emmène ses lecteurs dans une bulle chaude et réconfortante dans ses romans feel-good assaisonnés d'une pointe de fleur de sel...